

JEUNESSE, ÉCOLE ET DÉMOCRATIE

1955!
Si je reprends aujourd'hui ce texte présenté il y a quatre ans au Congrès régional de Grenoble, ce n'est pas pour savourer l'amer plaisir d'avoir joué les Cassandre, mais bien parce que je suis convaincu de l'importance du problème posé, et parce qu'une tradition déjà ancienne veut, que dans ce pays, **aucun problème ne devienne caduc... car ils sont tous permanents**, faute d'être abordés avec courage et franchise, et résolus avec foi.

- La « crise de la jeunesse » ;
- La « crise de la démocratie » ;
- La place,
- et le rôle de l'école dans le cycle social, voilà les thèmes qui vont marquer l'étude que je vais soumettre.

I. — LA RÉFORME DES STRUCTURES EST NÉCESSAIRE MAIS NON SUFFISANTE

a) La réforme des structures est nécessaire :

— la justice sociale veut que l'accessibilité de tous à tous les emplois soit autre chose qu'une creuse formule démentie par les faits : la pauvreté ne doit pas être un obstacle à la promotion sociale, par le canal des études secondaires ou supérieures ;

— l'intérêt général demande aussi que la Nation cherche et choisisse ses élites là où elles sont, pour un meilleur rendement du corps social ;

— enfin la prolongation de la scolarité est de plus en plus imposée par les besoins de qualification, de technicité, de culture.

Je laisse chacun juger si ces objectifs ont été atteints ou sont en voie de l'être.

Car mon but n'est pas de dissertar sur ce point qui alimente, depuis la Libération, articles et controverses.

Cette réforme des structures — cette « Réforme de l'Enseignement », comme nous avons coutume de l'appeler — est souhaitable et nécessaire ; et nous avons raison de la demander aussi large que possible.

Mais je pense qu'elle n'est pas suffisante.

b) Insuffisance de cette « Réforme de l'Enseignement » :

1. — Certes, quand les « Chefs », à tous les degrés et dans tous les domaines, seront issus aussi de familles modestes, on peut espérer qu'ils auront parfois, par expérience personnelle, une plus grande conscience des réalités humaines et sociales que trop de nos discoureurs, orfèvres en tremolos solennels... qui ne connaissent les humbles qu'à travers la littérature.

Certes, quand toute la Nation, convenablement instruite, sera transformée en une collectivité efficace où chacun œuvrera à peu près à sa place, vous aurez augmenté la production... et alors ?

2. — Si les Chefs ne voient dans leur ascension qu'une revanche orgueilleuse, dans leur réussite qu'une occasion de satisfaire un appétit de jouissance insatiable, dans leur pouvoir une voluptueuse griserie...

Qu'avez-vous changé ?

Si les autres sont des égoïstes passifs et jouisseurs, des envieux pleins d'amertume et de rancœur, prêts à tous les abandons ou à toutes les aventures...

Vous n'avez rien fait de décisif pour sauver la démocratie et progresser vers un monde meilleur.

3. — Instruisez... instruisez (ou du moins continuez à faire tout votre possible avec les moyens insuffisants et dans les conditions souvent pénibles qui sont votre lot).

Mais des gens instruits peuvent être — quelle que soit leur

origine sociale — des vaniteux pleins de mépris, ferments de haine et de révolte.

Mais de bons professionnels peuvent être des égoïstes forcés isolés dans leur métier — quel qu'il soit — soucieux surtout d'eux-mêmes, de leurs loisirs stéréotypés, de leur petite sécurité immédiate, fermés à toute idée généreuse, à tout effort humain.

Mais des hommes cultivés peuvent être des « œuvres d'art achevées » (Durkheim), des penseurs féconds, originaux... à l'aise surtout dans l'abstraction... et dans l'irrésolution, c'est-à-dire aux antipodes de la vie.

Vos bons élèves peuvent être plus tard :

— des faibles de caractère, des girouettes naïves, des timorés sans ressort, des lâches incapables du moindre risque ;

— des sincères... mais à l'écoute de leurs passions plutôt que de leur bon sens, que des habiles excitent, qui refusent toute « compréhension » et qu'enivrent les senteurs du chemin de la violence « purificatrice » ;

— des arrivistes sans pudeur, sans scrupules, qui se déjugent et s'adaptent sans honte... ceux qui utilisent le monde, mais jamais ne le feront.

Instruisez, c'est bien, c'est nécessaire... mais si vous en restez-là vous n'aurez pas pour autant participé d'une façon décisive à la création d'une collectivité meilleure, basée sur une vraie démocratie : ni foire d'empoigne ni impuissance, mais fraternité et dynamisme.

II. — LA CRISE DE LA DÉMOCRATIE

a) Cette crise est évidente en France :

— affaiblissement du sens civique réel, qui n'est pas fait de mots, même sonores, mais d'actes, même modestes, où s'oublie l'intérêt individuel ;

— antiparlementarisme systématique qui ira — et qui va déjà — au-delà de la personne des parlementaires, parce qu'il est aveugle et passionnel, parce qu'il est, pour ce peuple qui nie ses responsabilités, un exorcisme contre l'impuissance ;

— méconnaissance générale d'une solidarité qui n'est pourtant plus, en ce XX^e siècle, une vertu vers quoi on tend, mais un fait inéluctable qu'il faut comprendre.

b) Je me demande parfois avec angoisse si ce siècle où triomphent les techniques n'est pas antinomique avec notre conception de la démocratie libérale... avec la démocratie elle-même peut-être...

L'individu semble de plus en plus une entité, noyée dans les chiffres des statistiques ou un matériau qu'exploitent les publicités commerciales ou les slogans politiques.

Abruti par le bruit, tyrannisé par le temps, les nerfs à vif, les sens surexcités, l'homme se disperse en toutes les directions, happé par un monde qui sollicite les réflexes plus que la réflexion, affiche l'érotisme comme une raison sociale, multiplie les distractions « nécessaires », les besoins « irréductibles ».

Il semble que, dans ces conditions, l'individu n'ait plus le temps à consacrer à la réflexion calme et lucide... l'aurait-il que l'appétit risque de lui manquer...!

Et pourtant il ne peut y avoir de démocratie libérale sans cette possibilité.

c) Il me semble d'autre part impensable et avilissant que continue une telle course à la jouissance individuelle, accélérée par une publicité « rationnelle », créatrice d'égoïstes, de forcés de la puissance, de malheureux et de névrosés.

Je pense que si nous voulons sauver ce qu'il y a de meilleur en nous, et qui conditionne plus que tous les systèmes le bonheur de la collectivité (car ce sont les qualités morales des hommes qui répondent de l'emploi qu'on fera des techniques et des forces), il faut que notre génération s'attache à former

des hommes qui sachent tenir tête à ce tourbillon vertigineux, de l'argent-roi, de désirs inassouvis et des passions renaissantes, des hommes décidés à contrôler le progrès pour le meilleur usage de tous.

3) Cette « prise en mains » de la vie de la nation par tous ceux qui y participent et pour la sauvegarde de leur dignité à tous, suppose trois conditions :

1° Que chacun voie les dangers d'une technique mal employée et en compréhende l'insidieuse influence;

2° Qu'individuellement chacun soit capable de rester homme et de garder son équilibre;

3° Que la démocratie permette à tous ces hommes d'imposer les modifications collectives nécessaires.

4) Ainsi la démocratie est infiniment salutaire : elle permet de sauver l'homme en le faisant participer à ce sauvetage; elle suppose donc une prise de conscience, un effort individuel, un souci du social qui sont en eux-mêmes une régénération.

La perte du sens démocratique, le glissement vers les totalitarismes, vers les solutions « d'en haut » qu'ils représentent, sont la conséquence de l'abandon de soi-même et des responsabilités ennoblissantes qu'un monde inhumain favorise.

Ce serait un abandon encore plus grave d'accepter cette régression.

Et voilà la beauté et la nécessité de ce qui nous attend : parce qu'il n'est pas possible de sauver l'homme sans passer par la démocratie, et parce qu'il n'est pas possible de régénérer la démocratie sans améliorer l'homme nous avons la plus enthousiasmante, la plus payante et la plus inéluctable des tâches.

5) Il est donc temps de développer, à côté des valeurs intellectuelles, fruits de l'intelligence et de la raison, les valeurs morales et celles du cœur, dont on a tort de sourire, car elles conditionnent ce que nous faisons des premières; leur disparition tendrait à aggraver le système du débrouillage, de la foire d'empoigne, de la loi de la jungle qui n'ont rien à voir avec le progrès humain.

Il nous faut fabriquer des démocrates, c'est-à-dire :

— des hommes de bons sens, ni utopistes béats, ni réalistes à courte vue;

— des hommes conscients de leurs devoirs et décidés à les assumer... tout autant qu'à défendre leurs droits légitimes;

— des hommes calmes et réfléchis, refusant toute passion, sauf celle de la justice, se refusant à employer la violence, comme à la subir.

— des hommes compréhensifs, ouverts, capables de se mettre à la place d'autrui;

— des hommes décidés enfin à faire descendre des frontons où elle est exiliée depuis trop longtemps la trinité républicaine : « Liberté, égalité, fraternité », pour l'intégrer dans la Société.

6) Et parce que l'Ecole joue un rôle important dans la formation psychologique, caractérielle, morale, civique des individus, il faut qu'elle joue ce rôle du mieux possible.

III. — LA CRISE DE LA JEUNESSE

1° Il ne viendrait à l'esprit d'aucun éducateur véritable de jeter la pierre à une jeunesse qui, dans son immense majorité, n'est ni pire, ni meilleure que ne fut la nôtre, qui a grandi dans un monde moins stable, plus difficile, désorientant... et qui est une résultante.

Nous savons que la délinquance juvénile se rencontre dans tous les pays, dans tous les milieux, les plus huppés, les plus « bourgeois », comme les plus misérables; que ce signe nous permette de dire qu'en dehors de la misère, traditionnelle pourvoyeuse de « tribunaux pour enfants », une autre cause, la cause la plus générale, est l'inadaptation des jeunes à la vie que nous leur proposons.

2° Le phénomène n'est pas nouveau, n'en déplaise à certains censeurs impitoyables qui ne voient que le mauvais côté du présent et le comparent sans cesse à l'exemplaire (1) moralité de la jeunesse de 1910 ou 1925.

Je dis que lorsque nous commençons à évoquer l'enfance de notre époque comme en une litanie, et en la parant de toutes

les perfections, c'est qu'elle est bien morte en nous : une oraison funèbre est toujours un panégyrique.

Et ceux-là ne peuvent rien comprendre à ce que j'appellerai le drame de la jeunesse... et non la crise de la jeunesse.

3° Car, je le répète, le problème n'est pas nouveau; cette crise est en soi naturelle, normale; le passage du monde naïf et irresponsable de l'enfance au monde rude et conscient de l'âge adulte a toujours provoqué, aux alentours de la puberté surtout et des années qui la suivent, des difficultés psychologiques et caractérielles.

Ce passage n'a jamais été aisé, ni bien toléré, ni bien compris par les adultes.

Rappelez-vous vos oppositions d'adolescents, vos protestations indignées, vos attitudes irrespectueuses, bougonnes... sanctionnées à tort et à travers, mais dont la source la plus fréquente était le désir de justice, le refus de l'hypocrisie.

La jeunesse d'aujourd'hui a soif d'absolu, d'honnêteté, d'action... et tout cela est étouffé ou dévoyé.

4° Prenons l'exemple des « bandes »; il n'est pas d'aujourd'hui : relisez la « Guerre des boutons » pour vous en convaincre.

Nous-mêmes, les garçons surtout, avons tous, enfants, participé aux exploits de quelque groupe « d'indiens » qui scalpaient dans les prés attenants au village, ou d'une équipe de « pirates » qui mimait des abordages meurtriers sur la rivière, avec force réalité brutale.

Bien sûr, la plupart du temps tout cela n'allait pas au-delà d'une dépense d'énergie considérable, d'un emploi généralisé de mots rudes et parfois d'un langage ésotérique dont nous étions fiers... mais nous permettait d'avoir un rôle, d'être efficace dans le cadre d'une communauté que nous avions fondée, et dont nous acceptions les règles avec une sorte de sacro-saint respect.

Ce qui est nouveau, c'est que la bande n'est plus un monde séparé de celui des adultes, un exutoire hebdomadaire, mais une organisation permanente qui pénètre le monde des adultes pour y manifester sa force, son opposition : attaques de passants, vols de voitures, pillages de magasins...

Au départ, le même désir d'action, de « réalisation », de fraternité et de solidarité étroites... mais à l'arrivée, tout ce qui sépare le « jeu » (comme disent les adultes); qui, d'ailleurs, n'allait pas sans violence, du « crime », que la société, directement et brutalement attaquée, ne peut ignorer.

Tout ceci est plus triste que révoltant.

Ces jeunes ne sont ni des a-sociaux complets, ni des pervertis définitifs car ils se sont intégrés à un groupe, et en ont accepté les règles.

Et les adultes qui n'ont pas su prévenir, en comprenant à temps ces enfants, en canalisant leur volonté d'action vers des tâches bénéfiques, les adultes qui ont donné trop souvent l'exemple de la violence, du gangstérisme, du reniement et de l'hypocrisie portent une lourde responsabilité.

5° L'exemple de la bande n'est qu'un aspect du problème.

A l'opposé, vous avez les jeunes blasés, ceux qui ne croient à rien, jouisseurs sans joie, individus sans liens, futures épaves ou futurs arrivistes, qui vous répondent qu'ils se bornent à mettre crûment en pratique ce que leurs aînés acceptent au fond d'eux-mêmes, utilisent chaque jour, tout en affichant d'hypocrites protestations.

Leur cynisme n'est pas meilleur, certes.

Mais sommes-nous capables de reconnaître que l'exemple des aînés dans ce monde où la réussite tient lieu de brevet de respectabilité, cet exemple, si contraire aux principes proclamés, est à la source de bien des désespérances, comme de bien des révoltes ?

6° Ainsi trop de jeunes sont actuellement désemparés, sans amarres solides dans ce monde mouvant et surexcitant : ils ne sont pas heureux et sont un danger pour la collectivité.

Le tableau est « noirci » ? Je ne crois pas.

Il reste, bien sûr, à côté de cela, une jeunesse saine, « normale », mais regardez-la vivre : elle tourne trop souvent le dos à ses responsabilités d'adultes.

7° Où sont les responsables ?

— le statut général de notre monde;

— la famille;

— les institutions collectives,

se partagent ce triste bilan.

a) **Le statut général de la vie**, je n'insisterai pas; alors que l'adulte lui-même est soumis à des chocs, des tentations permanentes et qu'il sombre souvent, comment voulez-vous que l'enfant y résiste? Radio, cinéma, affiches, télévision, etc., agissent sur lui comme une fascinante cohorte et l'arrachent à lui-même.

b) **La famille est de plus en plus dissociée.**

Quand divorce, séparation, mésentente, ne transforment pas l'enfant en objet de surenchère, la famille est très souvent dissociée d'une façon moins profonde par le travail du père et de la mère.

Cette dissociation est imposée aux uns par la médiocrité de leur salaire, aux autres par un insatiable désir de possession. Elle est chez certains comme une sorte de spécialisation des tâches: le père toujours absent pour gagner toujours plus, la mère toujours absente pour dépenser toujours mieux.

L'enfant est alors une charge, une complication dont on se débarrasse. Croyez-vous que ce soit une bonne façon de former notre jeunesse?

Convaincue trop souvent que son rôle se borne à assurer « la vie matérielle » de l'enfant, la famille oublie tout ce que celui-ci attend ou attendra toujours d'elle... et si elle y pense, elle agit trop souvent de travers.

Trainé au cinéma dès son plus jeune âge, couché à des heures anormales, l'enfant perd son équilibre nerveux. Rabroué par des parents énervés ou gâté sans limites parce qu'on veut la « paix », sa personnalité n'est plus harmonieusement « construite » mais déformée. Obligé plus tard de travailler dans le bruit de la télévision, qu'il ne voit pas, mais qui le tente, parce que père et mère sont incapables de se priver de Jean Nohain pour l'aider à obtenir ce classement honorable qu'on exige de lui, l'enfant se sent injustement brimé...

Et tous vos raisonnements d'adultes ne peuvent rien contre ce fait! Alors, la scission s'affirme; la « maison » n'est plus qu'une cantine et un dortoir; renfermé sur lui-même, ou comédien habile, l'enfant vit « en marge » de la famille. C'est en dehors qu'il fera ses expériences, essaiera d'éclaircir ses problèmes... en ne trouvant pas toujours esprit assez désintéressé et assez honnête pour que les choses se fassent aussi bien qu'avec ces parents qui avaient sa confiance, et qui l'ont perdue.

L'incompréhension peut s'aggraver des réprimandes ou du chantage affectif qu'emploient les parents. L'enfant est orienté vers la révolte ou le désespoir.

c) **Les institutions sociales** dont on voudrait qu'elles réparaissent les imperfections du monde n'ont pas fait au problème de la jeunesse la place qu'il méritait, ou l'ont abordé avec un esprit désagréable de « sanction répressive » sans contrepartie constructive.

Les exemples seraient multiples et variés; le cinéma n'a pas été encouragé à produire pour la jeunesse: pas de films pour enfants, trop peu de ciné-clubs qui les préparent à juger intelligemment et à sentir sincèrement un film... mais des « interdits au moins de 16 ans » à profusion.

8° Et là, comprenons que notre défense de la jeunesse rejoint la défense de la démocratie.

Ces blasés sans enthousiasme, ces révoltés latents ou virulents ne sont pas de la bonne graine de démocrates conscients, autonomes et responsables.

Craignons que quelque idéologie fumeuse ou méthodique, mais passionnée et totalitaire ne vienne utiliser le potentiel et la soif d'action des uns, la passivité résignée ou calculatrice des autres, contre une société qui a « raté » leur éducation et leur intégration, et contre laquelle ils se retourneront « en bloc », sans discrimination, pour un « règlement de comptes » aveugle.

IV. — PLACE ET RÔLE DE L'ÉCOLE

1° Dans le cycle social où s'élabore progressivement la personnalité de l'individu, l'école a une place importante.

Bien sûr, nous ne sommes ni les seuls, ni même les principaux responsables de la formation de la jeunesse. Et la famille — si souvent prête à invoquer ses droits... et à oublier ses devoirs — ne nous reconnaît, en l'hypertrophiant, un rôle primordial, que

lorsqu'il s'agit de trouver un bouc émissaire après un « accident » historique (rappelez-vous 1940) ou non.

En fait, la famille, qui ne sait pas toujours — alors même qu'elle le pourrait dans bien des cas — rester un havre de paix, de sérénité, de réconfort et d'autorité bienveillante, la famille a donné à l'enfant, avant l'école, et lui fournit encore pendant la scolarité, l'essentiel de sa formation ou de sa malformation.

Trop souvent libérale par abandon, elle met l'enfant en face de problèmes qui le dépassent, où il échoue et perd confiance en lui-même. Parfois autoritaire par simplisme, interdisant tout, c'est-à-dire n'éduquant pas, elle pousse l'enfant à la passivité ou à la révolte.

Ce sont ces enfants que nous recevons: ce n'est pas une cire vierge: elle est déjà profondément modelée.

2° Mais l'école est un milieu de transition important: elle a pour mission de sociabiliser l'enfant, de le faire passer de la cellule familiale étroite, limitée, parfois fermée, vers l'ensemble national, vaste, complexe, où il devra s'intégrer.

Cette sociabilisation est de plus en plus difficile car la complexité du milieu national s'accroît, car les pressions sociales se multiplient.

C'est ce désir de l'école d'être un moyen complet au service de l'enfant qui a fait rebaptiser notre Ministère. D'Instruction Publique il est devenu Education Nationale: nous ne devons pas être de simples instructeurs fournissant aux élèves des connaissances générales et professionnelles, mais des éducateurs.

Et dans ce rôle qui doit permettre de faire accéder l'enfant à l'autonomie, à la maîtrise de soi, nous sentons la pérennité d'un double objectif:

— former le citoyen, compréhensif, sociable et généreux;

— former l'homme, capable de résister à la séduction des plaisirs avilissants, d'utiliser sagement son temps libre en sauvegardant son originalité, d'être heureux sans être égoïste par l'accès aux vraies joies.

3° Nous en sommes tous convaincus.

Mais avec un même désir de former moralement les élèves, des buts identiques et une égale bonne volonté, nous agissons en ordre dispersé, de manière parfois contradictoire; des personnalités se heurtent... à la recherche passionnée d'une vérité éducative.

C'est pourquoi:

— parce qu'il est évident qu'il existe une crise grave de la démocratie et du civisme;

— parce que la jeunesse, souvent désorientée, mérite tous nos efforts;

il nous faut aller au-delà d'une nécessaire, mais insuffisante réforme des structures de l'Enseignement, et mettre au point, ensemble, une réforme de l'esprit. L'école, prenant mieux conscience de son rôle, des possibilités qui lui sont offertes et des conditions de succès sera alors pleinement ce qu'elle doit être: le creuset de la Nation et de la République.

Je propose donc qu'une commission réduite étudie le problème et mette au point ses conclusions dans un assez court délai.

A titre de participation à ce travail urgent, voici quelques éléments.

V. — PROPOSITIONS

Elles s'inspirent des recommandations de l'U.N.E.S.C.O.:

1) « Le recrutement des maîtres, le choix des directeurs, directeurs des études, surveillants généraux et de tous ceux qui sont en contact avec les élèves doit tenir compte aussi des qualités pédagogiques réelles, de l'équilibre affectif, du sens social, de la compréhension des jeunes chez les intéressés.

Ces qualités sont à développer par une formation psychologique et pédagogique profonde » (Rec. 38, Art. 12).

N. B.

a) Certes, on peut être naturellement « doué »; la vocation joue un rôle énorme. Mais la connaissance précise des besoins,

aspirations, inquiétudes des jeunes aux différents âges, si elle n'est pas nécessaire pour certains, est indispensable pour d'autres... et ne serait nuisible pour personne.

b) Il me semble **anormal et dangereux** de confier des élèves à des gens qui connaissent mal le « matériau humain », alors que pour une simple économie de deniers il ne vient à personne l'idée de confier une machine à un novice sans quelque technologie préalable.

« On finit par apprendre » ? Peut-être, assez souvent. Pas toujours. Mais si j'accepte qu'on gaspille quelques kilogrammes de fonte, je trouve regrettable que l'on déforme des séries d'élèves, futurs citoyens qu'habiteront les rancunes... pour « se faire la main ».

c) **Les stages du C.A.P.E.T.** ? On risque d'y apprendre des « recettes » qui seront mal transposées si aucune base psychologique sérieuse ne leur sert d'appui.

d) J'ai parlé d'**équilibre affectif**. Il y a dans l'Education nationale — comme ailleurs — quelques sadiques légers qui se vengent inconsciemment sur les élèves de la longueur de leurs études, de la modicité de leur traitement... ou de l'incompréhension de leurs parents. Je ne les accable pas : ce sont des « malades ». Mais cela se soigne. Or un tel enseignant dans une école suffit à gâter cinq ou six classes où bouillonne la révolte.

e) **Je ne mets en doute la bonne volonté de personne**, et je connais la difficulté de notre tâche : mais l'on peut faire, avec de bonnes intentions de graves erreurs éducatives quand on se connaît mal et qu'on connaît mal la mentalité et les ressorts psychologiques de la jeunesse.

f) Ajoutez à cette formation la qualité de sympathie, « d'empathie » (DOCTEUR LEIBOVICI) qui permet l'identification mutuelle, et vous avez ce « **bon contact** » qui doit caractériser le vrai éducateur.

2) « *Mise au point par l'E.N. d'une doctrine moderne d'éducation, non sclérosée, vivifiée par les acquisitions récentes des sciences de l'homme et qui aurait pour but de faire de tous les établissements des centres de formation humaine et civique en transformant l'école en une communauté hiérarchisée certes, mais cohérente, confiante et démocratique.* »

N. B.

a) Il ne s'agit pas là, bien sûr, de fournir un cadre rigide : l'éducation est un art, la personnalité de chaque chef d'établissement joue, jouera toujours, son rôle.

Mais il importe qu'on sache où on va, et comment on peut y aller pour le mieux, en se servant des études anciennes ou récentes faites par de multiples savants, sortis de notre Université.

Il ne s'agit pas d'unifier ce qui n'est pas unifiable, mais d'apporter de l'harmonie dans la diversité, là où il y a contradiction et désordre.

b) Je pense qu'entre le laisser-aller général, qui n'a rien d'éducatif, et la contrainte absolue qui n'est pas meilleure — tant dans les effets présents que dans les conséquences à venir — il est possible de prévoir une **méthode d'émancipation progressive et de prise de conscience des responsabilités**.

Les travaux des spécialistes (Dr LEIBOVICI et SIVADON, entre autres) prouvent sans aucun doute possible que nos élèves cessent d'être des enfants plus tôt qu'autrefois (Regardez leurs jeux... ou plutôt leur absence de jeux). Mais qu'ils deviennent vraiment adultes plus tard. La période trouble, difficile de l'adolescence est étrangement et dangereusement prolongée.

Compte tenu de cela, il faut prévoir de les « faire participer » plus tôt et de les libérer totalement avec prudence.

c) J'ai dit **hiérarchisée** : il ne s'agit en aucun cas d'enlever aux Maîtres ou Directeurs leur légitime droit au pouvoir. Songez cependant que l'autorité est, plus que le pouvoir, un élément éducatif.

— **Cohérente et confiante** :

Les Maîtres ne doivent être, pour les chefs d'établissements,

ni des exécutants dociles ni des auxiliaires systématiquement ignorés dans les problèmes qui touchent à la discipline.

— **Démocratique** :

Je suis persuadé que les élèves en tant « qu'utilisateurs » pourraient fournir des suggestions utiles, astucieuses sur le fonctionnement de l'école. Leur participation les **revaloriserait à leurs propres yeux**, leur permettrait de s'initier à la complexité de certains problèmes de fonctionnement, d'organisation, de **revenir sur certaines erreurs**, de se sentir liés à une décision dont ils auraient accepté la nécessité, et, par suite, de la respecter par auto-discipline et compréhension.

On éviterait qu'ils transportent alors dans la vie cet esprit de dénigrement systématique qui tue toutes les initiatives et sape la République.

Nul doute que ceci ne soit délicat, difficile, et ne demande prudence et tact. Mais la réussite peut être hautement bénéfique pour les enfants et pour la collectivité qui les accueillera plus tard. **Et la tâche est si exaltante !**

3° « **Limitation du nombre des élèves à 700 ou 800 par établissement** ».

La transformation de l'école en une sorte de « famille républicaine » suppose qu'elle ne soit pas une vaste usine où règne déjà l'anonymat de la masse, auquel l'enfant n'est pas habitué, qui est **générateur d'irresponsabilité**, favorise les lâchetés et les attitudes passionnelles.

Il faut que cesse la création ou la croissance d'établissements monstrueux (1 000 - 2 000 élèves) où les contacts humains sont impossibles et où l'enfant ne peut être réellement éduqué.

Peut-être un fractionnement qui tiendrait compte des âges serait-il la solution la meilleure pour grouper autour d'un même « centre » technique des « unités » de dimension raisonnable.

4° **Réduction des horaires de l'Enseignement technique**.

— par l'**allègement des programmes**;

— par le choix des **matières à option** pour les examens et concours;

— par un meilleur rendement du travail **pour permettre une heure d'instruction civique** et quelques heures de formation artistique et culturelle.

L'**heure d'Instruction Civique** et d'initiation aux problèmes du pays doit devenir **obligatoire dans les classes terminales**; en quatrième, nos élèves ont appris des notions qui les dépassaient, en T.I. à 20 ans, ils confondent majorité absolue et unanimité... et sont avides d'apprendre le fonctionnement et l'organisation de leur pays.

Et, si possible, cette instruction ne doit pas être trop théorique et verbale : la visite d'un hôpital psychiatrique pour enfants mettrait en garde nos garçons contre l'alcoolisme, une tournée individuelle, avec une assistante sociale, dans des quartiers déshérités, permettrait aux filles de prendre conscience de l'existence et de l'importance cruciale d'un problème du logement trop souvent posé dans l'abstrait.

« *La morale est une question de m²* », a dit R. Sand dans une formule lapidaire et sciemment exagérée, mais si claire.

— **Formation artistique et culturelle**, au choix des élèves : ciné-club, peinture, musique, photographie, etc.

C'est dans la découverte et la pratique des joies créatrices que l'adolescent s'épanouira, qu'il trouvera le moyen de sélectionner plus tard intelligemment ses distractions et l'antidote aux vertiges d'une course au plaisir coûteuse et décevante.

Sans compter que « *certaines cultures artistiques sont des moyens de détente du système nerveux, de rééquilibration. Les périodes de loisirs culturels variés apparaissent comme une nécessité pour l'équilibre psychique* ». (P. SIVADON.) Et ils en auront besoin ! ainsi nous ne nous bornerons pas à leur dire qu'il faut bien employer ses loisirs : l'**habitude, le goût en seront donnés**.

— Peut-être pensez-vous qu'il n'est pas possible de tellement réduire les horaires de l'Enseignement technique, même avec un allègement des programmes et le choix de matières à option ?

Ne serait-il pas possible alors que nos P.T.A. demandent une réduction de leur horaire, **de gagner là une heure ou deux par semaine, plus peut-être dans les petites classes**, et de faire la même progression par une meilleure organisation qui réduirait les activités de « manœuvres » ?

Qu'on réforme intelligemment l'orthographe d'usage : le patrimoine national n'en sera pas avili, la logique y gagnera souvent ; on pourra alors, en moins de temps, mieux apprendre l'essentiel : règles d'accords, vocabulaire.

Et puisque l'enseignement primaire est de moins en moins un enseignement terminal (du moins jusqu'à 11 ans), ne pourrait-il y trouver une raison de revenir à ce qui est son vrai but : apprendre à bien lire, à bien connaître la langue, à bien compter. Nous aurions, alors, besoin de moins d'heures, en français, lesquelles servent trop souvent à reprendre inlassablement le rappel de notions mal acquises et qui devraient être des mécanismes.

Que mes camarades instituteurs ne s'insurgent pas de cette « primarisation » de leur tâche que j'ai pratiquée... Je les renvoie à GIRAUDOUX :

« Le mot « secondaire » n'a de sens que numérique ; le mot « supérieur » est prétentieux. Le mot « primaire » est un mot magnifique. Il indique le caractère premier, essentiel, celui dont on ne se passe pas et qui passe avant tout. Le blé est primaire. Le vin est primaire. Pas le St-Honoré. Pas le Vouvray mousseux. Ce que les instituteurs sont chargés de donner au pays, c'est le pain et le vin de la culture. »

VI. — L'ÉCOLE ET LES FAMILLES

a) J'ai dit tout à l'heure que nous n'étions pas seuls à éduquer l'enfant : la famille y participe elle aussi :

On doit en conclure que notre action ne peut être réellement efficace que si elle est coordonnée avec celle des familles, que si nous éliminons entre elles et nous surenchère, démagogie, jalousie stupide, conflits graves.

b) Il est donc primordial que des contacts aient lieu : individuels, collectifs.

L'Association des parents d'élèves est une nécessité : nécessité éducative d'abord.

— Bien sûr, il n'est pas question de laisser les familles gérer l'établissement (!), mais, par des contacts humains, de faciliter la compréhension, d'accepter parfois telle ou telle suggestion, de réfuter telle autre, etc.

Il faut que cette Association « vive ». S'il s'agit seulement de ramasser des cotisations, vous n'aurez rien fait : la famille aura l'impression d'avoir été bernée. Sa réaction sera dangereuse.

— Mais autour de l'éducation de l'enfant qui est le lien entre les parents et nous peuvent se greffer des activités complémentaires :

— causeries et films éducatifs sur la nocivité de certaines lectures, de certains films, etc., peuvent être doublement fructueux : éducation des parents, amélioration de nos rapports avec eux ;

— visite de l'école accompagnée et expliquée. Invitation à un cours pour que les familles prennent conscience du travail de préparation que cela représente ;

— exposé sur les problèmes de l'école : maîtres, bâtiments... (en particulier, en général).

L'enfant est le dénominateur commun qui doit permettre une reprise de contact effective entre l'école et les familles, entre l'École et la Nation.

c) Et là cette liaison rejoint la défense de la laïcité et celle de nos revendications.

— Vous pouvez espérer que la victoire viendra du dehors, vous pouvez lier cette victoire à la réussite de tel ou tel parti politique.

Mais rien ne vous permet de savoir si cette victoire est proche ou lointaine ; vous ignorez si ce parti sera fidèle à ses promesses, et s'il se sert de l'École, alors que nous voulons, nous, la servir.

La victoire la plus sûre, la plus évidente est celle que nous remporterons, nous, dans l'École, avec l'École :

— en montrant que laïcité n'est pas sectarisme ;

— en faisant aimer l'École par les enfants et les familles ;
— en donnant aux uns et aux autres le désir de la défendre parce qu'ils auront le sentiment qu'elle est un peu à eux ;
— en faisant cesser ces attitudes hostiles qui sont souvent incompréhension, parfois, obscures revanches, et qu'il faut désarmer.

Questionnez beaucoup d'adultes : leur attitude vis-à-vis de l'École (École libre aussi d'ailleurs) s'explique parfois, au fond, par une incompréhension fondamentale de l'époque scolaire ou par un heurt récent avec l'Administration.

Tel qui critique la fonction enseignante se « venge » d'un professeur injuste, d'une discipline excessive, d'un « viol de conscience » à la suite d'une maladresse, d'un laisser-aller excessif affiché par un maître dans une classe à examen surchargée de travail : en bref, d'une incompréhension.

Je suis persuadé que la modification de l'esprit de l'École vis-à-vis des élèves et des familles sera hautement bénéfique pour eux, et pour nous.

— Nos campagnes de propagande à la veille des élections sont suspectes et inefficaces si les parents ne font pas du problème scolaire un des éléments déterminants de leur décision.

Nos grèves de 24 heures, inefficaces par nature, sont comprises comme des enfantillages ou des « trahisons » si les parents sont mal informés et s'ils manquent de cet amour de l'École qui nous fera considérer autrement que comme nos collègues fonctionnaires des P.T.T. ou des Finances.

— Je dis que la défense de notre condition d'enseignants (traitements, horaires, vacances) passe par la réintégration de l'École dans la Nation, et que celle-ci n'est possible que par une modification, déjà en cours, du climat actuel...

Les industries, les grandes maisons de commerce multiplient les contacts, développent leurs « Public-Relations ». Ne pourrions-nous, sans aucun souci mercantile et sans intention de bernier, faire connaître la vérité de nos efforts, la noblesse de nos espérances, fraternellement, à des familles qui nous ont fait confiance, et à qui il faut montrer que nous la méritons ?

Je vous convie à une véritable croisade : il faut accepter de faire une ou deux heures supplémentaires de moins, aujourd'hui, pour consacrer gratuitement une ou deux heures aux élèves et aux parents, parce que c'est notre mission éducative qui le veut, et parce que vous créez ainsi chez les générations montantes et dans les familles un climat d'amitié, de collaboration confiante qui se traduira par une magnifique victoire de la tolérance et de la fraternité dans une démocratie qui mettra l'enseignement à sa vraie place.

Le chemin est long, difficile, mais c'est le seul qui mène sûrement au but.

— Les instituteurs ont été les piliers de la III^e République : ils ont formé des générations de citoyens républicains.

Les instituteurs ont un peu oublié tout cela ? Peut-être. Mais, réfléchissez. En 1900, 90 % des Français ne recevaient qu'un enseignement primaire... Et la presse, la radio et la télévision (et pour cause) n'avaient pas leur influence actuelle. Aujourd'hui, 70 % des Français vont au-delà de l'école primaire, c'est nous qui avons à les former, plus solidement encore, en face des pernicieux dangers qui menacent l'esprit humain.

La V^e République sera, en définitive, ce que les Français voudront et sauront la faire ; il tient essentiellement à nous qu'elle soit résolument démocratique, généreuse, tolérante et dynamique.

L'École doit devenir un centre de convergence et un centre de rayonnement.

— Rien ne sert de se lamenter sur notre condition actuelle. Méditons plutôt les dures paroles de TOCQUEVILLE :

« Les classes ont l'influence qu'elles méritent. Celles qui oublient leurs devoirs sociaux sont punies par la perte de leur ascendant. Et c'est justice. »

Une partie des objectifs proposés demande l'accord de l'Administration. Pour le reste... Que chacun apporte son lot de bonne volonté. Ensemble, nous sommes forts et efficaces :

« Si chacun faisait ce qu'il doit, rien de plus, la fatalité ne serait point. Elle est faite de l'abdication de chacun. » P. ROL-LAND.

COUTIS,
E.N.P. VOIRON.